

Le 6 février 1934 et les écrivains (II) : André Chamson

濱野, 耕一郎
青山学院大学文学部准教授

<https://doi.org/10.15017/18952>

出版情報 : Stella. 29, pp.151-168, 2010-12-20. 九州大学フランス語フランス文学研究会
バージョン :
権利関係 :



Le 6 février 1934 et les écrivains (II) : André Chamson¹⁾

Koichiro HAMANO

I. - Un écrivain engagé

Quiconque se penche sur la question de l'engagement chez les écrivains de l'entre-deux-guerres tombe tôt ou tard sur le cas d'André Chamson (1900-84). Alors que son œuvre littéraire est à présent quasi ensevelie dans l'oubli, son nom est évoqué chaque fois qu'il est question de combats politiques menés dans les années 30 par les intellectuels. Chamson est en effet une des figures marquantes de la lutte antifasciste en France : il s'y est littéralement donné dès le lendemain du 6 février 1934, pour jouer à la fin un « rôle majeur au sein de l'intelligentsia front populaire »²⁾. Son parcours est souvent mis en parallèle avec celui de Drieu la Rochelle : ils prennent parti l'un comme l'autre sous le choc des événements du 6 février, avant de mener chacun pour son camp une campagne idéologique qui en fera des « ennemis »³⁾.

À la veille de cet épisode, Chamson était cependant encore réticent à se lancer dans l'action, même s'il n'était déjà plus le spectateur impassible des affaires de la cité qu'il avait voulu être auparavant. Comme le suggèrent les titres de deux essais qu'il avait fait paraître vers la fin des années 20, *L'Homme contre l'Histoire* (1927) et *Clio ou l'Histoire sans les historiens* (1929), la question la plus importante pour lui avait été de savoir comment se libérer, se désintéresser de l'Histoire ou, plus précisément, de l'Histoire entendue en tant qu'enchaînement chronologique des événements : c'est dans ce qui perdure malgré les vicissitudes sociales ou politiques que se retrouve d'après Chamson le plus précieux de la nature humaine. Chose paradoxale pour un homme « bien introduit dans le monde politique »⁴⁾, devenu chef adjoint du cabinet du ministre Daladier en 1925 puis secrétaire législatif de la Chambre des députés l'année suivante, il cherchait donc à se tenir à l'écart des événements, prenant comme modèle

l'attitude contemplative de Mistral qui, pour se faire visionnaire de l'éternel retour, sut maintenir un regard détaché sur les époques qui se succèdent. La volonté chamsonnienne de détachement par rapport à l'Histoire se fait également sentir dans ses premiers romans, *Roux le Bandit* (1925) et *Les Hommes de la route* (1927) : en effet, l'un comme l'autre portent sur la vie de paysans qui vivent essentiellement en dehors des bouleversements historiques⁵⁾. Le paysan Roux du premier roman se comporte d'ailleurs d'une façon très significative : refusant de prendre part au combat (la Première Guerre mondiale), il se réfugie dans les montagnes pour y vivre comme un ermite⁶⁾.

Mais ce désir de fuir devant la mouvance du monde va bientôt être contrarié par une exigence opposée. Révélatrice à cet égard est la double parution, en 1930, des *Histoires de Tabusse* et de *Tyrol*. Le premier ouvrage est un recueil de nouvelles qui racontent chacune une scène de la vie truculente d'un merveilleux montagnard nommé Tabusse. Il s'inscrit dans la même lignée que les deux romans cités, dans la mesure où il « fait sortir hors de l'idéologie, hors de tous les problèmes posés ». *Tyrol*, quant à lui, est un mélange de récit de voyage et d'essai politique, qui aborde un sujet d'actualité — la tragédie des Sud-Tyroliens vivant sous le régime fasciste et l'indignation qu'elle suscite chez les Autrichiens — pour mettre en relief un phénomène majeur de l'histoire contemporaine : la montée du nationalisme. Cet ouvrage s'écarte nettement de l'orientation générale de l'œuvre de son auteur. Celui-ci le reconnaît d'ailleurs lui-même lorsqu'il répond à l'interview de Frédéric Lefèvre en automne 1930 : « dans *Tyrol*, je suis entré justement dans ce à quoi je prétends m'être toujours opposé, c'est-à-dire dans l'événement historique, dans le momentané »⁷⁾.

Selon les dires de Chamson dans la même interview, cette reprise de contact avec l'Histoire a pour origines la menace, quoique encore latente, d'une nouvelle guerre et la réflexion sur la responsabilité qui incombe aux écrivains dans ces circonstances. Bien qu'il juge toujours essentiel d'affirmer la valeur d'un univers hors d'atteinte des événements, l'évidence s'impose à lui que « les problèmes du monde ne peuvent pas être résolus par *Tabusse* ». Devant cette réalité, s'il est permis aux paysans simples comme Tabusse de rester indifférents et libres, il n'en va pas de même pour les écrivains. « Notre devoir à nous autres écrivains, est plus difficile », dit Chamson avant de poursuivre :

Nous ne pouvons être que pour quelques heures des Tabusse, étrangers aux problèmes du monde, tout nous ramène à eux, tout nous arrache aux chances d'évasion et des alibis que nos œuvres mêmes peuvent nous offrir de temps en temps. Il nous faudra lutter pour que l'esprit reste libre. Il nous faudra lutter contre ce qui, né de l'homme, échappe à sa puissance, à sa volonté et menace, avec sa vie, ce qu'il a fait de grand et que, même en nous opposant au monde moderne, nous voulons garder dans notre héritage.

En 1930, Chamson n'est donc plus un « artiste [...] totalement consacré à son art »⁸⁾. Ainsi le voit-on désormais s'interroger dans une série de conférences et d'articles sur la façon dont les écrivains s'engagent dans la lutte sociale, mais sa « politisation », comme le remarquent quelques exégètes⁹⁾, se signale surtout par les deux romans qu'il rédige dans les années qui suivent. *Héritages* (1932) raconte le projet d'installation d'une filature moderne dans la petite ville de Saint-André et la crainte, voire la vive opposition qu'il provoque chez les habitants, tandis que *L'Année des vaincus* (1934) relate l'animosité qu'engendre le national-socialisme, sur le sol jusque-là paisible des Cévennes, entre les ouvriers français et allemands. Ces romans portent ainsi à réfléchir sur les problèmes que suscitent l'industrialisation croissante et le nationalisme — problèmes désignés ailleurs par Chamson comme les deux facteurs conduisant l'Occident à une catastrophe prochaine¹⁰⁾.

Mais n'oublions surtout pas qu'au cours de la période qui précède le 6 février 1934, l'écrivain poursuit parallèlement l'évocation littéraire d'un monde mis à l'abri des événements. En 1932, il entame *L'Auberge de l'abîme* (1933), « histoire complètement imaginaire »¹¹⁾ qui se déroule sous le premier Empire et conte l'amitié se nouant entre un soldat de Napoléon réfugié dans une galerie souterraine inexplorée et un vieux médecin qui l'y retrouve et le soigne, puis le sentiment d'amour qui germe entre le premier et la fille du second. La rédaction en 1930 d'un essai sur l'Aigoual (ou plus précisément sur l'ascension de cette montagne entreprise dans son adolescence) inspire par ailleurs à l'écrivain d'origine cévenole l'idée de quelques nouvelles autobiographiques regroupées plus tard sous le titre de *Quatre Éléments* (1935)¹²⁾, qui plongent toutes dans l'enfance du narrateur, passée à proximité de la nature avec sa famille et ses amis. Ces textes narratifs témoignent suffisamment que leur auteur ne se laisse pas submerger par le souci politique — qu'il jouit encore de « chances d'évasion »

pour se détourner des événements immédiats. S'il n'est plus un défenseur du détachement esthétique ou contemplatif, il n'est pas pour autant un homme d'action totalement consacré à la chose publique : il se réserve le droit et le plaisir d'être en dehors de l'Histoire.

On devinera alors pourquoi Chamson datera du 6 février 1934 le début de sa « *vraie* bataille pour la liberté »¹³⁾ : ce sont les événements de ce jour-là qui le font enfin renoncer à la poursuite d'une utopie rurale pour le jeter totalement dans l'action. De 1934 à 1940, il se trouve « détourné en grande partie de [s]on labeur d'écrivain »¹⁴⁾, publiant moitié moins de livres que de 1925 à 1933. Excepté *Quatre Éléments* qui a été écrit avant 1934, il achève en effet quatre livres seulement : le roman déjà cité *L'Année des vaincus*, un essai sur la guerre d'Espagne et la guerre moderne en général *Retour d'Espagne. Rien qu'un témoignage* (1937), *La Galère* (1939), roman dont les personnages font précisément face à l'événement du 6 Février et sur lequel nous reviendrons plus bas, et *Quatre Mois* (1940), carnet tenu au jour le jour pour noter des réflexions que la réalité de la guerre suscite chez l'auteur devenu officier de liaison. Mais plus encore que cette baisse quantitative, c'est l'uniformité de l'orientation de ces écrits qui mérite l'attention : romancés ou non, ils sont en effet tournés les uns comme les autres vers la brûlante actualité politique. Une vingtaine d'années plus tard, Chamson lui-même commentera son activité littéraire de l'époque :

Pendant ce temps qui fut pour moi celui de l'angoisse et de la bataille, un temps annonciateur de l'apocalypse, je me suis détourné de ces récits qui se situaient en dehors et contre l'Histoire, et je me suis mis à écrire une sorte de Chronique de notre époque, des romans, nés de l'Histoire, au moment même où elle se faisait.¹⁵⁾

En abandonnant la piste d'une humanité anhistorique, Chamson entre dans la voie de l'« engagement total »¹⁶⁾. Lui qui a hésité avant d'adhérer à l'AEAR (Association des écrivains et artistes révolutionnaires) en 1933¹⁷⁾ souscrit sans attendre au CVIA (Comité de vigilance des intellectuels antifascistes) dès sa fondation en mars 1934, et participe d'autre part au Comité pour la défense de la culture qui organisera en juin 1935 le célèbre Congrès des écrivains à Paris. Mais dès l'automne 1934, ses efforts sont particulièrement consacrés à la préparation d'un journal qui

puisse rivaliser avec la presse de droite et d'extrême droite, qu'il considère comme l'une des responsables de la folie du 6 Février : outre le fait qu'il s'emploie à trouver les fonds nécessaires au lancement, il cherche à rassembler autour de son projet tous les écrivains qui se réclament de l'antifascisme. Le résultat en est la parution le 8 novembre 1935 de *Vendredi*, dirigé par Chamson, Jean Guéhenno et Andrée Viollis, qui déclare un soutien énergique au Front populaire et auquel collaborent des auteurs de sensibilités politiques variées, « d'André Gide à Jacques Maritain » en passant par Romain Rolland, Paul Nizan, Jean Giono, Julien Benda ou Henry de Montherlant.

Malgré le tirage moins important que ceux de *Gringoire* et de *Candide*, l'hebdomadaire contribue efficacement à la sensibilisation de l'opinion : au lendemain des élections triomphales du Front populaire en mai 1936, Chamson et Guéhenno sont invités à Matignon et remerciés par Léon Blum lui-même d'avoir attiré des voix grâce à *Vendredi*. Chamson exagère à peine lorsqu'il affirme plus tard à propos de cette période : « Nous étions beaucoup plus impliqués dans la chose politique que ne le sont les écrivains d'aujourd'hui »¹⁸⁾. D'« homme *contre* l'Histoire », il était devenu un homme *dans* l'Histoire¹⁹⁾.

II. - Entre le devoir et la misère de l'engagement

Après le 6 février 1934, Chamson n'est donc plus un simple écrivain. Il lui arrive dorénavant d'interrompre son activité littéraire pour se consacrer au journalisme, partir pour le front d'Alsace quand la guerre est déclarée, et participer enfin à l'organisation et à la lutte des maquisards sous l'Occupation. Bien qu'il paraisse parfois naïf et simpliste dans ses vues politiques, la détermination avec laquelle il combat inspire assurément la plus haute estime, et il n'est pas étonnant qu'au sortir de la guerre, il se voie sollicité par Jean-Paul Sartre. Sa prise de conscience de la responsabilité de l'écrivain, le rejet de la position de spectateur et la volonté de participation active qui en découlent, enfin son souci de la contemporanéité se manifestant dans une écriture journalistique — tout ceci paraît en effet désigner Chamson comme une figure emblématique de l'écrivain engagé²⁰⁾. À l'en croire, Sartre aurait souhaité qu'il entre dans l'équipe des *Temps modernes*. « Que l'ancien directeur de *Vendredi* me rejoigne dans cette

bataille me serait agréable et je vous offre la collaboration la plus étroite, lui aurait-il dit. Du reste, si je le fais, c'est que vous avez, par votre action, été un des prédécesseurs, un des annonceurs du mouvement que nous allons essayer de répandre»²¹⁾.

Mais il faut ici une mise en garde : si le 6 Février a transformé Chamson en un écrivain engagé, celui-ci n'en est pas devenu pour autant un défenseur inconditionnel de l'engagement. À Médan en 1934, il loue certes d'un ton grave le « courage » dont Zola fit preuve lors de l'affaire Dreyfus et, l'année suivante, on le voit prétendre dans le premier numéro de *Vendredi* que l'« une des fonctions de l'écrivain » consiste à combattre, à l'instar de l'auteur de « J'accuse » mais aussi de Péguy, pour « prendre à la gorge » tous ceux qui manquent au respect de la justice²²⁾. On ne doit cependant pas croire qu'il considère désormais l'intervention dans la chose publique comme sa tâche la plus essentielle. Sa renonciation, au profit de la lutte idéologique, à la conquête littéraire ou existentielle d'un univers sans événements, n'a en fait rien de définitif : en effet, tout au long de la période où la politique et l'action semblent capter son attention, l'espoir ne le quitte pas de reprendre sa véritable « vocation » et de se remettre au « thème majeur » de ses rêveries qu'est l'homme contre l'Histoire. S'il n'ose pas formuler un tel souhait dans un journal de combat comme *Vendredi*, il se permet de l'exprimer dans son carnet personnel : « Je garde toujours aussi fort en moi ce désir de ne plus "dépendre" de l'Histoire »²³⁾.

Sur la question de l'engagement, Chamson est en réalité moins proche du théoricien d'après-guerre de la littérature engagée que de ceux de ses contemporains qui, pris au dépourvu comme lui par l'émeute parisienne de février 1934, s'empressent de redéfinir leurs positions par rapport aux affaires de la cité, et plus particulièrement, d'Henry de Montherlant. On a vu que celui-ci, fervent partisan de l'indépendance de l'artiste, assouplit sa revendication après le 6 Février²⁴⁾. En s'interrogeant sur l'attitude à prendre « en un temps où la patrie est en danger », il se voit contraint de reconnaître que l'écrivain ne peut pas toujours rester enfermé dans l'œuvre : tant que règne la crise, il lui faut « collaborer », vivre la « vie séculière » et se mêler à la bataille. Seulement, précise Montherlant, il doit garder à l'esprit le « caractère provisoire [de son] service national ou social » afin de retourner à la « vie contemplative » une fois la crise passée. C'est ce principe de l'alternance qui est mis en pratique par André

Chamson : il se positionne *dans* l'Histoire depuis le 6 Février, sans toutefois se laisser aveugler par la fièvre de l'action pour pouvoir retrouver, dès le retour de la paix, un serein détachement des événements. La fermeté de sa volonté se vérifie par sa réaction à l'offre de Sartre. À la surprise de celui-ci, il la décline en effet pour lui préférer le « travail dans la solitude »²⁵⁾.

On comprendra maintenant que l'engagement se présente sous un double aspect pour Chamson. C'est d'abord un *devoir* à accomplir par les écrivains, un service qu'il leur appartient de rendre aux dépens de leurs activités littéraires. Inutile de revenir sur ce point, si ce n'est pour ajouter qu'après Zola et Péguy, Chamson se réclame encore de Gide pour affirmer qu'il existe un « devoir » plus impérieux que les « factices devoirs d'artiste »²⁶⁾. Mais d'autre part, l'engagement est pour Chamson une *misère* à supporter, l'acceptation d'une existence sans repos ni plaisir, indéniablement inférieure à celle qu'il pourrait mener dans l'indifférence aux événements. Tout en qualifiant de « nobles » les passions qui poussent les écrivains à se jeter dans la mêlée, il demeure dès lors très sensible à ce qu'eux et lui-même sacrifient en contrepartie de leur participation politique. L'occasion lui sera d'ailleurs donnée d'exprimer sa préoccupation lors de la Conférence extraordinaire réunie en juillet 1938 par l'Association internationale des écrivains pour la défense de la culture : son discours, intitulé significativement « Ce que nous avons *perdu* »²⁷⁾, laisse clairement voir ce qui le distingue d'un simple apologiste de l'engagement.

Le moment est sans doute propice à Chamson pour livrer sa pensée intime sur l'engagement politique. L'hebdomadaire *Vendredi* auquel il s'était consacré corps et âme depuis l'automne 1935 a connu un grand changement quelques mois auparavant. Jusque-là, ses collaborateurs avaient pu conserver leur front unitaire malgré leur divergence d'opinions sur la politique de non-intervention décidée en août 1936 par Blum à propos de la guerre d'Espagne. L'équipe du journal avait également pu pallier la crise que suscitèrent parmi les collaborateurs la publication de l'« Avant-propos au livre : *Retour de l'U.R.S.S.* » de Gide dans le numéro anniversaire (6 novembre 1936) et la vive polémique qui s'ensuivit. Elle avait pu enfin maintenir sa fidélité et son soutien au Front populaire en dépit de la déception éprouvée quant à la réalité de sa politique — déception qu'elle n'hésita d'ailleurs pas à exprimer à chaque échec du gouvernement qu'elle

enregistrait (annonce de la «Pause», chute du cabinet Blum...) ²⁸⁾. Mais en tant qu'«hebdomadaire du Front populaire», *Vendredi* n'a pu sortir intact de sa dissolution signifiée par l'opposition socialiste et communiste à la politique financière proposée en mai 1938 par le ministère Daladier. Dans le numéro du 13 mai, Guéhenno écrit : «On ne défend pas ce qui n'existe plus. Nous ne pouvons nous appliquer à maintenir une formation politique évidemment morte». Suit la «Déclaration», cosignée par Chamson, Guéhenno et Viollis, qui dit : «Le nouveau "Vendredi", qui paraîtra dès la semaine prochaine, se consacrera, au-dessus de la mêlée politique, à toutes les formes de la pensée libre et créatrice». Cette «nouvelle naissance», précise Chamson dans le numéro suivant, n'est pas le «signe d'un abandon total de ce qu'ils ont] été». Mais elle implique du moins qu'ils sont désormais «en dehors de [leur] engagement direct dans la bataille politique» ²⁹⁾.

En juillet 1938, Chamson n'est donc plus un «homme qui choisit de combattre [...] à l'endroit où se déroule la bataille réelle» ³⁰⁾ tel qu'il prétendit l'être lors du I^{er} Congrès international des écrivains de juin 1935. Il est délié de la lourde responsabilité qu'il avait assumée en tant que représentant de l'intelligentsia du Front populaire. Pour commencer son intervention, il insiste néanmoins sur le devoir politique qui incombe «à l'heure actuelle» à tous les hommes, en reconnaissant l'identité de vue avec l'écrivain américain Langston Hughes :

Il n'y a qu'un moment, j'écoutais Langston Hughes et, sans arriver à comprendre complètement ce qu'il disait, je sentais que j'étais d'accord avec lui. [...] Langston Hughes [*sic*] a dit que nous ne serions pas des hommes dignes de ce nom si, à l'heure actuelle, une partie de notre cœur n'était pas en Espagne et en Chine, là où les hommes souffrent, où des femmes et des enfants meurent. C'est une chose que je pense trop profondément pour ne pas me sentir en accord presque physique avec ceux qui la pensent aussi. ³¹⁾

Mais la liberté relative dont Chamson jouit lui permet d'exposer ensuite une «méditation» personnelle qui met en cause l'état présent des écrivains engagés. S'il nous faut avoir une partie de nous-mêmes engagée dans le combat», poursuit-il en effet, «nous sommes [...] des écrivains et nous avons à faire face également aux devoirs particuliers de notre vocation» ³²⁾, à savoir, devoirs de se livrer à une contemplation désintéressée et d'élabo-

rer une œuvre qui en est le fruit. Chamson ne souscrit pas ici à l'idée que ces «devoirs d'artiste» sont moins importants que celui de l'engagement; tout à l'inverse, il avance ouvertement qu'ils constituent la partie essentielle, et même «la plus précieuse» de la fonction d'écrivain³³⁾. Envisagée de ce point de vue, la «destinée des écrivains à l'heure actuelle» se révèle particulièrement déplorable comme en témoigne d'une façon exemplaire la vie de Chamson lui-même depuis 1934: la préoccupation politique a été si grande qu'elle ne laissait aucune place aux soucis proprement littéraires. Le conférencier s'exprime sur ce que les écrivains ont perdu en contrepartie de leur engagement :

Nous sommes des hommes et il est juste que nous portions toutes les fatalités qui pèsent sur les autres hommes mais, en tant qu'écrivains, nous avons été frappés par une malédiction particulière. Nous sommes privés de la possibilité de laisser mûrir l'œuvre que nous voulons faire, nous sommes arrachés à ce silence qui est une des conditions de la création.³⁴⁾

La conséquence en est une sorte de dégradation généralisée des écrivains, que Chamson constate dans ces lignes :

À l'heure actuelle, nous écrivons des livres comme on lance des cailloux ou des grenades. Nos œuvres ne portent en elles ni maturation, ni silence. Ce sont des œuvres de révolte et de combat. Des romanciers sont devenus journalistes, les journalistes sont devenus orateurs. Engagés dans la grande bataille qui se déclenche sur le monde, nous avons tous été pris par des tâches qui, certes, sont les nôtres, mais qui ne sont pas toutes nos tâches.³⁵⁾

Décidément, l'«heure actuelle» est celle de la grande misère, où il est presque impossible pour les écrivains de rester des écrivains.

III. - *La Galère*

N'oublions donc pas que l'action politique d'André Chamson, si résolument poursuivie soit-elle, s'accompagne d'une profonde amertume. Sans doute est-elle à l'origine la décision propre à un «impulsif» comme le dit le très précautionneux Roger Martin du Gard qui, lui, choisit de rester «intérieurement déchiré» ou «douloureusement écartelé» plutôt que de trancher entre l'indépendance et l'intervention³⁶⁾. Mais cela ne signifie pas que Chamson, une fois sa décision prise, se trouve quitte de tout em-

barras. Le fait qu'il ne lui arrive jamais de regretter son engagement — qu'au contraire il évoque toujours avec fierté l'aventure de *Vendredi* — ne signifie pas qu'il n'a rien à déplorer : alors que le refus d'action culpabilise Martin du Gard, Chamson est tourmenté par la conscience aiguë de ce qu'il a « perdu » en échange de son activisme. Un des textes contemporains de la conférence « Ce que nous avons perdu », *La Galère*, semble également témoigner du sentiment de misère qui ne quitte pas l'écrivain depuis son entrée dans l'Histoire en 1934.

Ce roman est d'abord publié dans *La Nouvelle Revue française* de juin à décembre 1938 avant de paraître en un volume, avec modifications et augmentations, au début de l'année suivante. Après *L'Année des vaincus*, « c'est une autre chronique romancée, dit Chamson, celle du 6 février »³⁷⁾. Les deux parties centrales du roman sont en effet consacrées à la relation du choc que l'événement suscite chez les personnages (Première partie : « Une nuit ») et de leurs différentes réactions dans les jours qui suivent (Seconde partie : « Deux jours »). Elles sont précédées d'un prologue (« Désordre d'un monde heureux »), dans lequel le personnage central Jean Rabaud et son ancien camarade de la Sorbonne Louis Boulan se retrouvent à Paris en janvier 1934, et suivies d'un épilogue (« La terrasse des Tuileries ») qui, entièrement composé en italique, suit la discussion qui s'engage entre le premier et la femme du second, Claire Boulan, vers la fin de 1934. Le roman connaît un succès immédiat : avant que Camus ne le salue en mai 1939 comme une « œuvre d'art de la nuit du 6 février », Aragon dit déjà en juillet 1938 que le « roman qu'André Chamson vient de commencer à publier » est le meilleur exemple du « réalisme » français³⁸⁾.

Pour un lecteur averti, il n'est pas difficile de reconnaître dans le personnage de Jean Rabaud un double de l'auteur. C'est un historien de formation comme l'est l'ancien chartiste Chamson, originaire d'une famille modeste du Massif Central et habitant avec sa femme Françoise et sa fille Lucienne dans le Quartier latin (rue Thouin) où se trouve le foyer de l'écrivain. D'autres éléments de la biographie de l'auteur sont également discernables dans ce qui arrive à Rabaud et à sa famille au lendemain du 6 Février. L'épisode du browning que, avant d'aller accompagner le voisin Delahaye dans son appartement, Rabaud retire d'un tiroir et que sa fille aperçoit par une porte entrebâillée [205]³⁹⁾, comme celui de Lucienne rentrant en larmes de l'école parce qu'une amie a traité son père d'ami des

voleurs [239-40; 242], sont en effet les transpositions romanesques des souvenirs personnels de Chamson tels qu'il les rapporte dans son dernier ouvrage *Il faut vivre vieux*⁴⁰⁾.

Mais le parallélisme entre auteur et personnage est encore plus remarquable dans leurs positionnements respectifs par rapport à l'Histoire (à l'événement) et les infléchissements de ceux-ci dans le temps. Dans le prologue, alors que la manifestation antiparlementaire commence à «bar-der» dans le boulevard, Rabaud et Boulan se mettent à parler des «idées» dont le premier était imprégné quand il était étudiant, à savoir, idées du retour éternel et de la permanence qui avaient été avancées par la «philosophie anti-historique» de Vico [12-3]. La discussion qui suit témoigne que Rabaud demeure depuis lors un «homme contre l'Histoire». À Boulan qui cherche à savoir si l'instabilité sociale provoquée par l'affaire Stavisky ne fait pas fléchir son ami, il répond : «Pas de danger... Quand on pense qu'il y a des types qui croient à l'importance de ce qui se passe sur ce boulevard, on trouve que Vico a rudement raison. Les événements n'ont d'importance que quand ils viennent vous chercher à domicile, à côté de votre femme et de vos gosses. Pour le reste...» [13]. Le très peu d'attention qu'il prête aux affaires sociales est également perceptible dans ces mots : «Je trouve qu'il y a des choses plus importantes que ce genre d'événement...» [13-4].

Tout bascule cependant quand survient le 6 Février. La nuit même qu'il passe à côté de sa femme endormie est en effet le dernier moment où il peut encore se répéter l'insignifiance de tout événement dans la vie réelle des hommes [167-9]. L'atmosphère tendue et hystérique du quartier, ainsi que plusieurs incidents qui se produisent autour de lui, le forcent dès le lendemain à admettre qu'«il n'y a pas moyen d'empêcher des événements comme celui-là d'entrer dans votre existence» [202]. Et lorsqu'il entend l'histoire de la conspiration de police et de gangsters qui aurait été à l'origine de la sanglante émeute fasciste, Rabaud n'hésite plus : convaincu que «personne ne pourra rester en dehors de cette histoire» [233], il se voue à la participation active à la mêlée, se déclarant «résolu à faire tout ce qu'il pou[r]a faire contre cette bande» [231]. Son destin est, on le voit, tout à fait similaire à celui de Chamson : en passant par le 6 Février, Rabaud se transforme en un homme *dans* l'Histoire. Ajoutons par ailleurs que sa volonté d'intervention se concrétise d'une façon tout à fait analogue

à celle de l'auteur : c'est en tant que membre d'un « Comité d'intellectuels » — il s'agirait du CVIA — que Rabaud se met à prendre part au combat politique et idéologique [261 ; 279].

Cette autoréférence de Chamson donne cependant à réfléchir. Car il semble que le roman s'organise moins pour faire suivre l'évolution de Rabaud que pour mettre en examen, d'une façon objective, sa prise de position et la conséquence qui en découle. Comme le dit Christopher Shorley⁴¹⁾, il faut ici tenir compte du peu de complicité que le narrateur établit avec le protagoniste. Contrairement au narrateur de *Gilles* de Drieu la Rochelle, par exemple, qui n'hésite pas à appuyer les perceptions ou les jugements du protagoniste, celui de *La Galère* demeure « essentiellement discret » tout au long de sa narration, se bornant à « enregistrer des événements plutôt que de les commenter ». Ainsi ne prend-il pas parti quand l'engagement de Rabaud suscite une discussion, voire une dispute entre ce dernier et un autre personnage : dans l'échange de propos durs qui se produit entre Rabaud et Louis Boulan en présence de leurs femmes comme dans la partie finale du roman où le premier dialogue avec Claire Boulan sans parvenir à la convaincre de sa pensée, le narrateur conserve sa neutralité pour se contenter de témoigner de la pluralité de vues telles qu'elles s'y manifestent. Le résultat en est l'apparente précarité de la position de Rabaud au sortir de chaque altercation. Shorley va même jusqu'à dire : « alors même que la décision prise par Rabaud de combattre le fascisme coïncide avec le choix de Chamson lui-même, elle ne reçoit aucune sanction manifeste à l'intérieur du texte ».

Une précision s'impose cependant : en ce qui concerne le positionnement dans le camp antifasciste que Rabaud tente de justifier dans son entretien avec Louis Boulan, il paraît en effet sinon approuvé, du moins soutenu dans le roman. Certes cet entretien lui-même aboutit à une rupture : type même du bourgeois et de l'héritier (alors que Rabaud est une figure de boursier⁴²⁾), Boulan exprime sa solidarité avec les émeutiers du 6 Février et tous ceux qui prennent parti pour eux, manifestant une totale incompréhension, voire une vive hostilité quant à la position prise par son ami. Mais Rabaud ne reste pas longtemps esseulé avec une poignée de personnes proches partageant la même conviction. La conversation qu'il engage avec le menuisier Gossec peu de temps après le départ des Boulan le conforte dans son combat. Personnage représentatif de la classe ou-

rière, Gossec lui apprend que les prolétaires parisiens ne sont pas dupes : sans faire confiance à ce que disent les journaux nationalistes, ils ont échangé des opinions entre eux pour comprendre que l'enjeu est désormais de choisir « République ou Dictature » [268-9]. Le menuisier prévient en outre Rabaud et sa femme de la préparation en cours de la grève générale et de la manifestation antifasciste, leur assurant que beaucoup d'ouvriers, plus nombreux en tout cas que les manifestants du 6 février, seront dans la rue le lundi 12 février [269]. Ayant provoqué la séparation d'avec son ancien ami, la position politique de Rabaud lui permet ainsi de retrouver un grand appui moral auprès des « populos ». Les lignes qui closent la Seconde partie du roman évoquent une vive émotion qu'il en éprouve :

— À lundi, sans faute, cria Rabaud.

— À lundi, sans faute, répondit Gossec en descendant les premières marches. Les deux appels se confondirent sous la verrière de la cage d'escalier. Resté seul devant sa porte, Rabaud se sentit bouleversé, tant sa propre voix lui avait semblé joyeuse et résolue [270].

Il en va tout autrement de l'idée que Rabaud défend dans sa confrontation avec Claire Boulan : elle est laissée sans aucun appui ni soutien dans le roman. Mais signalons tout d'abord que leur dialogue — qui se déroule en plein air dix mois après l'événement du début février — ne porte pas sur le même sujet que celui qui opposait Rabaud à Louis Boulan. Tout au long de leur débat qui s'étend sur quatorze pages, Claire Boulan ne cesse de répéter à son interlocuteur une seule idée, que résumant ces lignes :

Nous savons tous qu'une espèce de guerre nous sépare, depuis dix mois. C'est clair comme le jour... Mais ce que j'aurais voulu, c'est vous faire dire que *tout le monde se dégradait dans cette bataille...* [281] ⁴³⁾

On ne vit plus que pour un événement décisif qui ne s'est pas encore produit, qui ne se produira peut-être jamais. Mais pendant ce temps, *nous sommes tous en train de perdre quelque chose...* [281-2]

Ce qui préoccupe Claire Boulan n'est plus la divergence de positions politiques entre les siens et Rabaud ; c'est plutôt la conséquence de leurs prises de position qu'ils subissent tous qu'elle entend souligner. « Il y a des hiérarchies dans ce qu'un homme peut faire », rappelle-t-elle [279] : tout en admettant que l'engagement est actuellement un « devoir » à remplir pour

tous [278], il ne faut pas oublier que ce devoir, dans quelque camp que l'on se positionne, empêche d'accomplir quelque chose de plus précieux et entraîne une déchéance de l'existence. Claire Boulan somme alors Rabaud de reconnaître la perte qu'il a dû encaisser en contrepartie de son engagement (« Vous avez vraiment donné quelque chose de vous-même, et c'est quelque chose qui mérite d'être regretté »), mais son allocutaire n'y consent pas (« Mais non... J'ai plus reçu que je n'ai donné » [279]). Plus loin, il tentera même de rabaisser l'opinion de Claire Boulan : « Vous dites : " C'est affreux de voir les gens réduits à une pareille misère, si diminués." C'est un mot de femme devant les soldats » [286]. Mais la « femme » ne lâche pas prise pour autant, étant même plus sûre qu'au début de leur entretien de la « dégradation » de Rabaud. Elle dit dans son avant-dernière réplique : « Comme vous avez changé, Rabaud. Je vous le dis parce que je vous connais mieux que vous ne pouvez le croire. [...] Comme vous avez changé ! » [286-7].

Ce qui ne reçoit aucune « sanction manifeste » dans le texte est donc moins la décision prise par le protagoniste de combattre le fascisme que son obstination à ne pas reconnaître le moindre changement, la moindre diminution dans sa vie. Croit-il d'ailleurs vraiment à ce qu'il prétend ? Est-il aussi sûr qu'il l'affirme d'être resté inchangé ? « Depuis que nous parlons, en vous écoutant, avoue-t-il, il me semble parfois que vous êtes l'écho de certaines de mes pensées. Tout ce que vous me dites, je me le suis déjà dit moi-même. [...] Je me suis demandé bien souvent si je n'étais pas en train de me détruire en me laissant dévorer par les événements » [287]. À la vérité, Rabaud lui-même est obsédé, angoissé par la pensée que l'engagement le réduit. S'il répète à trois reprises sa prétendue certitude dans sa dernière réplique (« Non, je n'ai pas changé, j'en suis sûr » ; « Mais je suis sûr de n'avoir jamais cessé d'être moi-même » ; « Mais je suis sûr de rester ce que je suis. » [287-8]), c'est qu'il est au fond incertain de ses propos, ne pouvant dissiper en lui l'idée, difficilement admissible, qu'il se diminue de jour en jour. Sa « dégradation » se laisse d'ailleurs deviner sur un plan inattendu mais fort symbolique. Au lendemain du 6 Février, Rabaud a encore pu rêver :

Cet été, je voudrais me mettre à ce travail auquel je pense depuis des années, disait-il à sa femme. Tu sais, la monographie de ce pays. Je voudrais faire

quelque chose qui ne soit ni un guide, ni un livre d'histoire. Une étude sur la vie des gens qui ne laissent pas de traces, des hommes qui n'ont participé à aucun événement et qui ont quand même servi à quelque chose. L'histoire de la fondation des fermes, du défrichement des champs, de la transformation des landes en forêts, de l'irrigation des prairies... [203]

Mais qu'écrit Rabaud en réalité, au lieu de ce livre sur la vie humaine hors d'atteinte de l'Histoire ? Au début de sa conversation avec Claire Boulan, il dit :

Je travaille pour un Comité d'intellectuels. Vous savez ça ? On m'a même chargé de rédiger une brochure. Pendant des mois, j'ai plus travaillé que je ne l'ai fait pendant mon temps de Sorbonne [279].

Entraîné dans le combat, Rabaud est réduit sans s'en apercevoir à écrire « comme on lance des cailloux ou des grenades ».

Malgré le soutien implicitement accordé au choix politique du protagoniste, *La Galère* est donc tout sauf une littérature de propagande : comme le suggère déjà son titre, l'engagement est ici un travail collectif pénible auquel personne n'échappe, et qui entraîne la déchéance de l'existence. Le roman témoigne ainsi de l'amertume de son auteur et, au-delà, de celle de nombreux écrivains contemporains qui, comme lui, se trouvent déchirés entre le sentiment du devoir et la conscience de la misère. Comme le juge Chamson lui-même, *La Galère* n'est sans doute pas le meilleur de ses textes narratifs. Affirmons cependant qu'il s'agit là de l'un des documents les plus précieux qui nous renseignent sur la décennie malheureuse qu'ouvre le 6 Février — et durant laquelle le plus difficile pour un écrivain était précisément de rester un écrivain.

NOTES

- 1) La présente étude fait suite au texte « Le 6 février 1934 et les écrivains (I) : "Hors de la tour" », paru dans *Études françaises*, Université Aoyama Gakuin, n° 17, décembre 2009, pp. 32-54.
- 2) Pascal ORY et Jean-François SIRINELLI, *Les Intellectuels en France*, 3^e éd. mise à jour, Paris : Armand Colin, 2002, p. 94.
- 3) DRIEU LA ROCHELLE note le 13 octobre 1939 dans son journal : « Je rencontre

- Chamson dans un restaurant, puis Kayser dans un autre restaurant. Mon premier mouvement est de leur serrer la main ; je le fais. / Maintenant je le regrette, j'y vois une faiblesse. Ils ont eu l'air surpris et m'ont mal jugé ; ils ont eu raison, puisque je déteste ce qu'ils sont, ce qu'ils font. Je suis un ennemi pour eux» (*Journal 1939-1945*, Paris : Gallimard, coll. «Témoins», 1992, pp. 92-93).
- 4) Michel WINOCK, *Le Siècle des intellectuels*, nouvelle éd., Paris : Éd. du Seuil, coll. «Points Histoire», 1999, p. 335.
 - 5) Pour Chamson, les paysans sont par excellence des hommes contre l'Histoire. Voir sur ce point : *La Révolution de dix-neuf* (Paris : Paul Hartmann, 1928, pp. 82-85), *Clio ou l'Histoire sans les historiens* (Paris : Émile Hazan et C^{ie}, 1929, p. 34) et l'avant-propos des *Histoires de Tabusse* (Paris : Horizons de France, 1930, p. 10).
 - 6) Mais les contemporains ont dû y voir avant tout l'expression d'une sympathie pour le pacifisme de Romain Rolland. Celui-ci réagit d'ailleurs immédiatement en envoyant une lettre élogieuse à Chamson. Voir Micheline CELLIER-GELLY, *André Chamson*, Paris : Perrin, 2001, p. 81.
 - 7) Frédéric LEFÈVRE, «Une heure avec M. André Chamson», *Les Nouvelles littéraires*, 18 octobre 1930. Dans les propos cités de l'interview, Cécile DURET-MASUREL reconnaît elle aussi le signe d'un changement de l'écrivain («André Chamson dans les années 30 : itinéraire d'un intellectuel engagé», in Micheline CELLIER-GELLY (éd.), *André Chamson. Regards croisés*, Paris : L'Harmattan, 2002, p. 75).
 - 8) L'expression est employée par Chamson lui-même lorsqu'il commente la position qu'il maintenait dans les années 20 (*Devenir ce qu'on est*, Paris / Namur : Wesmael-Charlier, 1959, p. 135).
 - 9) CELLIER-GELLY, *André Chamson*, *op. cit.*, p. 145 ; DURET-MASUREL, *op. cit.*, pp. 75-76.
 - 10) Voir CHAMSON, «Esprit et pouvoir», in DANIEL-ROPS et *al.*, *Le Rajeunissement de la politique*, préface de Henry de JUVENEL, Paris : Éd. R.-A. Corrêa, 1932, pp. 87-113.
 - 11) CHAMSON, *Devenir ce qu'on est*, *op. cit.*, p. 130.
 - 12) Sur la date de rédaction de *Quatre Éléments*, on suit l'information fournie par Chamson lui-même dans *Devenir ce qu'on est* (*op. cit.*, p. 135).
 - 13) CHAMSON, *Il faut vivre vieux*, Paris : Grasset, 1984, p. 74. Nous soulignons.
 - 14) CHAMSON, *Devenir ce qu'on est*, *op. cit.*, p. 59.
 - 15) *Ibid.*, pp. 135-136.
 - 16) CHAMSON, *Quatre Mois*, Paris : Flammarion, 1940, p. 58.
 - 17) Voir sur ce point CELLIER-GELLY, *André Chamson*, *op. cit.*, pp. 147-148.
 - 18) CHAMSON, *Il faut vivre vieux*, *op. cit.*, p. 94.
 - 19) On reprend ici l'expression de DURET-MASUREL (*op. cit.*, p. 71).
 - 20) «Choix éthique, volonté de participation, urgence [...] caractérisent en première instance la littérature engagée, telle que Sartre l'a définie et imposée au sortir

- de la Seconde Guerre» (Benoît DENIS, *Littérature et Engagement*, Paris: Éd. du Seuil, «Points Essais», 2000, p. 41.
- 21) CHAMSON, *Il faut vivre vieux*, *op. cit.*, p. 143. Le même épisode est évoqué dans *Devenir ce qu'on est* (*op. cit.*, p. 72).
 - 22) CHAMSON, «Discours Zola», in *Si la parole a quelque pouvoir*, Genève: Éd. du Mont-Blanc, 1948, p. 54; «Fondé sur l'initiative d'écrivains et de journalistes et dirigé par eux, "Vendredi" paraît», *Vendredi*, n° 1, 8 novembre 1935.
 - 23) CHAMSON, *Quatre Mois*, *op. cit.*, p. 86.
 - 24) «Le 6 février 1934 et les écrivains (I) : "Hors de la tour"», *art. cité.*, pp. 42-45.
 - 25) CHAMSON, *Devenir ce qu'on est*, *op. cit.*, p. 72.
 - 26) «Histoire de "Vendredi"», *Vendredi*, n° 29, 22 mai 1936. Le texte est signé par Chamson, Guéhenno et Viollis.
 - 27) Le texte «Ce que nous avons perdu» paraît d'abord, sans titre, dans l'ouvrage collectif *Conférence du 25 juillet 1938* (Paris: Éd. Denoël, 1938), qui recueille toutes les interventions de cette journée (celle de Chamson s'étend de la page 85 à la page 88). On se référera cependant à la version plus accessible, qui se trouve dans *Si la parole a quelque pouvoir* (*op. cit.*, pp. 73-77).
 - 28) En février 1938, Chamson va jusqu'à écrire: «Nous avons été le journal des espérances de Front populaire, le journal de ses réalisations. Nous regrettons d'avoir à être aujourd'hui le journal de ses déceptions» («Des espoirs d'hier aux déceptions d'aujourd'hui. Préparons Demain...», *Vendredi*, n° 118, 4 février 1938). Quant aux réactions de Chamson à la «Pause» et à la démission de Blum en juin 1937, voir respectivement: «Disciplinés, mais non pas dupes...», *ibid.*, n° 71, 12 mars 1937 et «Le Sénat contre le pays. La France aura raison», *ibid.*, n° 86, 25 juin 1937.
 - 29) CHAMSON, «Ceux d'en face», *ibid.*, n° 133, 20 mai 1938. Sur l'«aventure de *Vendredi*», voir notamment l'étude détaillée de Géraudi LEROY et Anne ROCHE, *Les Écrivains et le Front populaire*, Paris: Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1986, pp. 97-128. Signalons que les contributions importantes de Chamson à *Vendredi* sont sélectionnées et éditées par Micheline CELLIER-GELLY dans: André CHAMSON, *Les Livres de la guerre*, préface de Frédérique HÉBRARD, Paris: Omnibus, 2005, pp. 673-749. La présentation de l'hebdomadaire par Cellier-Gelly offre par ailleurs une vue très nette sur la vie de *Vendredi* (voir *ibid.*, pp. 653-669).
 - 30) CHAMSON, «Le nationalisme contre les réalités nationales», in *Si la parole a quelque pouvoir*, *op. cit.*, p. 15.
 - 31) CHAMSON, «Ce que nous avons perdu», *op. cit.*, p. 73
 - 32) *Ibid.*, p. 74.
 - 33) *Ibid.*, p. 75.
 - 34) *Ibid.*, p. 76.
 - 35) *Ibid.*, pp. 74-75.
 - 36) Roger MARTIN DU GARD, *Journal*, Paris: Gallimard, 3 vol., 1992-93, t. II, p. 1107. Sur ce point, voir également notre précédente étude «Le 6 février 1934 et les

- écrivains (I) : "Hors de la tour", *art. cité*, pp. 45-49.
- 37) CHAMSON, *Devenir ce qu'on est, op. cit.*, p. 138.
- 38) Albert CAMUS, « "La Galère", par André Chamson », dans ses *Œuvres complètes*, Paris : Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 4 vol., 2006-08, t. I, p. 838 ; Louis ARAGON, « La victoire du réel », *Commune*, n° 60, août 1938, p. 1414. Notons que, comme « Ce que nous avons perdu » de Chamson, ce texte d'Aragon est à l'origine le discours prononcé lors de la Conférence extraordinaire de l'Association internationale des écrivains pour la défense de la culture, tenue en juillet 1938. CELLIER-GELLY reproduit les lettres élogieuses de Romain Rolland et d'Henry de Montherlant à propos de *La Galère* (voir *André Chamson, op. cit.*, p. 202).
- 39) Toutes les références de *La Galère* sont tirées de l'édition de 1939 (Gallimard). Les chiffres mis entre crochets droits indiquent le numéro de la page.
- 40) CHAMSON, *Il faut vivre vieux, op. cit.*, pp. 78-79.
- 41) Christopher SHORLEY, « "L'irruption de l'Histoire" : 6 février 1934 in the French novel », *Nottingham French Studies*, vol. 30, n° 1, 1991, p. 68. Sur ce point, voir aussi Germaine CASTEL, *André Chamson et l'Histoire. Une Philosophie de la paix*, Aix-en-Provence : Édisud, 1980, p. 167.
- 42) Cf. Patrick CABANEL, « *La Galère* : André Chamson, le 6 février 1934 et l'engagement de l'intellectuel », *Causses et Cévennes*, 2001, n° 1, p. 313.
- 43) Souligné par nous. De même dans la citation suivante.